

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 197

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Du Camfranc, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285572>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Les enragés voulaient arracher, ces jours passés, la statue de la sainte Vierge qui orne la fontaine devant la maison de ville, le Christ qui est derrière l'église paroissiale et le saint-Jean au coin de la maison du Chapitre. Ils voulaient pendre ce dernier par le cou, le Christ et la Vierge qui sont en pierre, ils voulaient les trainer par la ville avec des chevaux. Cette motion a été faite au club, par le commissaire des guerres, Français enragé, mais l'aide de camp, un nommé Mariot, homme d'esprit, a demandé la parole pour détourner la chose. L'autre disait que cela ferait rire le monde « oui, a dit celui-ci » peut-être en ferez-vous rire quelques-uns, mais vous ferez pleurer tous les autres. Les uns sont contre. Chacun aime sa religion. Vous vous attirerez la haine de tout le monde ici. C'est vouloir faire abhorrer dans ce pays le nom français. Quand il eu fini de parler, tous les spectateurs ont claqué des mains, en criant : *appuyé, appuyé !* L'autre est resté capot comme un vilain qu'il est (*). Cependant il a fallu ôter tous les Christ et croix des cimetières et toutes les autres sta-

(* Le crucifix existe toujours à la même place, ainsi que la statue de St Jean et la belle Vierge qui orne la fontaine du marché.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 96

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Et, silencieuse, les deux mains jointes. Alba regarde au fond de la scène, encadré d'une draperie de velours bleu, le buste de marbre blanc, où elle retrouve les traits de son ami d'enfance. Mais la tristesse infinie ne lui étirent plus le cœur, son poignant chagrin s'est progressivement changé en une douce mélancolie. Comme l'avait prédit la comtesse de Ruloff, et comme l'avait désiré Yvan lui-même, elle s'est

tues des Saints, parceque par un décret qui abolit tout signe extérieur de religion, par conséquent, ils ne veulent plus souflrir aucune croix ni autre chose qui leur fasse souvenir de l'existence de Dieu.

On dit partout que lorsqu'on a oté les saints et les vases sacrés des églises de Porrentruy, il s'y est trouvé entre autre un misérable paysan de Miécourt, un de ces enragés, lequel doit avoir pris un Christ et lui a mis la corde au cou, en lui disant de se défendre, s'il en avait le pouvoir, et toutes autres sortes d'injures; après quoi il l'a trainé dans le feu et l'a brûlé. La même chose et les mêmes paroles ont été faites et dites dans plusieurs endroits. Aussi on a dit partout et on m'assure de la véracité du fait que ce paysan, après avoir brûlé ce crucifix, une espèce de fumée l'a entouré et ne l'a plus quitté, de façon qu'il ne savait où se retirer. Personne ne pouvait demeurer près de lui, tant cette fumée était puante. Au bout d'une huitaine de jours, il est mort misérablement. Une espèce de flamme lui sortait de la bouche. On dit de plus que le jeune Rengguer est dans son lit immobile (*). Tous ces châtiments étaient bien mérités.

On continue encore tous les jours, au club, à faire de la charpie et à coudre des draps avec toute sorte de linge. On coud des serviettes ensemble, des nappes et des aubes qu'on a prises en grande partie dans les églises, et l'autre reste chez ceux qui ont émigré. De tout cela

(* Le fils Rengguer Joseph, n'avait que 23 ans. Il sortait du régiment de Reinach et accepta dans le Mont-Terrible, le grade de capitaine de gendarmerie. Il alla, avec quelques étrangers à la chapelle de Ste Croix près de Fontenais pour la dévaster, lorsque les paysans leur tombèrent dessus et les chassèrent.

enfin décidée à confier le bonheur de sa vie au dévouement et à la loyauté d'André Riancey.

Depuis un an ils sont mariés. Il est près d'elle, en ce moment; et tous remarquent la haute taille du jeune médecin, son visage intelligent, et sa boutonnière piquée du ruban rouge d'une décoration. André s'est montré à Alba ce qu'il était : cœur loyal et brave, esprit distingué. Et, à mesure qu'elle connaissait mieux André, elle comprenait qu'elle pouvait se fier à cette noble nature.

Par un beau jour de printemps, il fit sa demande, et quand Alba Hedjer releva ses yeux, longtemps fixés à terre, elle lut, dans ceux d'André, son fidèle et patient dévouement.

Quant au vicomte Lucien de Romeure, il connaît trop bien l'art diplomatique de dire des phrases charmantes, sans en penser un mot, pour désespérer de son avenir. La rage et la colère de la déception une fois passées, il s'est mis en recherche d'une autre héritière. Il y en

on fait des lincoils pour les hôpitaux. Ce sont les bonnes patriotes de la ville qui y vont chacune à son tour. Tous les jours presque on fait des quêtes de linge, guêtres, souliers et autre habits pour habiller les volontaires qui sont sur le Rhin presque nus. Ceux qui veulent donner, mais ceux qui ne donnent rien, sont regardés comme des aristocrates et des gens suspects, et il ne fait pas bon passer pour tels. Pour peu qu'on soit suspect, on est emprisonné, et on a de la peine à s'en tirer, sans y laisser quelques bons sols.

Le premier jour de repos qui s'est célébré à Delémont, Porrentruy etc. c'est le décade de la 3^e décade du mois de Frimaire, le 30^e jour, lequel correspond au 20 décembre 1793, en France, l'an 3 de la République. C'était jour de vendredi : personne n'osait travailler qu'en cachette. Il a fallu ce jour là que tout le monde nettoiyât devant chez lui les bancs, par ordre du district, il ne faisait pas du tout froid. A peine a-t-il gelé les nuits. Le jour de la dite fête, presque toutes les filles étaient habillées en blanc, leurs cheveux pendant sur les épaules et des couronnes et des guirlandes de lierre, des branches de sapin en main, d'autres différents emblèmes. Avec cet appareil, ils ont fait le tour de la ville, accompagnés de tous les clubistes et de ceux qui ont voulu y aller, parce que tous les citoyens et citoyennes y étaient invités. On avait même envoyé des circulaires dans les villages, pour inviter les gens de la campagne à y venir, mais il n'y en avait pas ou s'il y en avait c'était bien peu. Il n'y avait, de la ville que les plus fameux et quelques autres qui n'osaient moins faire pour ne pas paraître suspects. Voici donc à peu près comme était le cortège des dites bacchantes. Des filles qui portaient les emblèmes : l'une portait des balances et une épée pour la justice; une autre

a plus d'une sous le soleil. Et, puisqu'il n'a pas réussi près de M^{lle} Hedjer, pour chanter la sentimentale romance, il accorde ses pipeaux dans un autre ton; il orne sa houlette de nouveaux rubans. Il joue une petite bucolique dans un château quasi princier, perdu au fond de la Dalmatie. Il dresse des plans, qui ont pour but de lui donner l'éclat et la puissance.

Et, là-bas, dans la blanche abbaye, celle qui, avait été la Bocellini ne songe guère ni à l'éclat ni à la puissance. La paix profonde réside en ce paisible monastère, où, chaque jour, les mêmes heures ramènent les mêmes impressions, les mêmes images. C'est à peine si l'on entend les pas mesurés des saintes religieuses bruire le long des cloîtres.

Parfois, de loin en loin, une lettre d'Alba apprend, à la mère d'Yvan, que le monde des arts vient d'acclamer une nouvelle œuvre, qu'une nouvelle diva a paru sur la scène.

Et la lettre en main, la tête baissée sous l'a-

un faisceau d'armes surmonté d'une hache pour l'union; une autre, une pique et la cape pour la liberté, une autre une torche allumée pour symbole de la raison; une autre une petite branche de pin et différentes autres choses. Deux autres portaient les tables de la loi de la République.

Quelque temps après on a encore célébré une fête en mémoire de la prise de Toulon, par les Français et du blocus de Landau aussi par les mêmes.

On a fait une fête avec tout l'appareil bien plus composé que la première. Il y avait un char de triomphe monté par les vainqueurs français. Un était habillé et représentait un Hercule; d'autres différents emblèmes analogues de la fête. Les chars étaient attelés de quatre chevaux gris conduits par quatre personnes représentant les quatre parties du monde. A côté du dit char, étaient une huitaine de petits garçons, les uns habillés à l'anglaise, d'autres à l'autrichienne et à la prussienne; ceux-là représentaient les prisonniers de l'Ain; il y en avait encore pour les royalistes de la Vendée. Après venait la représentation, de M. Pitt, ministre d'Angleterre, avec une inscription sur la portant « *Fitt ennemi du genre humain* ». Un autre portait sur un écusson de cette légende : *Victoire du peuple français*; quantité d'emblèmes. Un jeune homme à cheval avec des ailes derrière le dos et une trompette à la main figurait le Renommée. Toutes les troupes étaient sur pied et précédaient, accompagnaient la fête. Même les bourgeois, armés de piques accompagnaient aussi le cortège, et toutes les autorités constituées y étaient, chacun selon son rang. Après que le cortège eut fait le tour de la ville, il est entré dans la cour du château, où l'on avait dressé un autel avec plusieurs gradins, sur lesquels sont montés les déesses et les génies de la France. On a aussi prononcé deux discours analogues à la circonstance, ainsi que diverses chansons à l'honneur des victoires qu'on venait de remporter, et on a fini par brûler le mannequin de M. Pitt. On aurait dit à les voir et à les entendre que la victoire étoit complète, qu'ils avaient terrassé les quatre parties du monde.

On ne force cependant personne pour ce qui concerne la religion, mais chez soi. On ne va plus le dimanche prier le chapelet dans l'église, à l'heure de la messe. Il faut le prier chez soi. Tout culte intérieur est permis, mais plus de signes extérieurs. Les uns font encore le dimanche, les autres la décade.

On dit qu'il en meurt considérablement, d'une fièvre pestilentielle, tant à Strasbourg qu'à Besançon, Belfort, et Delémont et il en est déjà mort cet hiver 57. Le grain et les légumes commencent à devenir rares. On n'en donne qu'un tiers de boisseau par personne pour dix jours. On fait un recensement, on visite dans chaque maison de tout le pays, tant de grain que de légumes et ceux qu'on trouve sont confisqués. On vient aussi de faire une visite pour le foin et la paille. Les chevaux de la troupe française, ainsi que ceux de l'artillerie et de

bri de son voile noir, la cantatrice d'autrefois évoque, un instant, tout son passé mort, envolé comme une fumée. Elle ne le regrette pas. Que lui importe, désormais, la musique profane; jamais plus elle ne l'interprétera. La belle, l'admirable voix de la Bocellini ne fait plus entendre que des chants sacrés. Et quand elle chante à la chapelle les Cantiques d'Yvan, son âme s'élève vers Dieu à une telle hauteur, qu'il lui serait vraiment impossible de regretter la louange humaine.

(La fin prochainement)

l'ambulance sont réglés à cinq livres de foin par cheval, ce qui ne les rend pas trop lourds.

On continue toujours de vendre les biens des émigrés, tant ceux du Prince que des autres. On amodie ce qu'on ne peut pas suffire de vendre; par exemple les jardins, on les amodie, parce que voici la saison d'y travailler; ce sera pour l'année prochaine.

(A suivre.)

EN PEAU HUMAINE.

M. William G., riche négociant de Cincinnati, possédait deux livres reliés, l'un avec la peau d'une négresse l'autre avec le dos d'une chinoise.

On a souvent parlé de l'Anglais qui suivait tous les jours une ménagerie et attendait avec impatience le moment où les lions dévoreraient le dompteur.

Eh bien! au mois de mai 1871, lord H... s'est, pendant la semaine sanglante, mis à la recherche d'une femme qu'on allait fusiller. Son intention était d'acheter le cadavre et d'en donner la peau à un relieur pour la préparer et recouvrir avec elle deux volumes d'un ouvrage.

L'original Anglais n'eut pas de chance. Il ne trouva pas ce qu'il cherchait, mais il reçut une balle dans la jambe et resta couché pendant plusieurs mois.

Diverses bibliothèques possèdent des ouvrages reliés en peau humaine.

Il existait, en 1866, à la Bibliothèque nationale à Paris une bible du XIII^e siècle aussi remarquable par l'élégance de l'écriture que pour la beauté et la finesse du vélin. On a prétendu que ce vélin était de la peau de femme.

A la bibliothèque royale de Dresde existerait un calendrier mexicain écrit sur peau humaine.

Dans le courant de février 1864, M. France, libraire-expert, le père de l'académicien auteur de *Thaïs*, exposait aux enchères publiques une *Constitution* reliée en peau humaine: le catalogue de vente donnait les renseignements les plus explicites sur l'origine de ce singulier document.

Cet exemplaire, qui a eu plusieurs possesseurs, dont le marquis de Turgot et Villenave, a été acheté en 1889 par la bibliothèque Carnavalet.

C'est un in-12, très joliment relié, avec filets sur les plats, une dentelle intérieure et des gardes en papier coquille, doré sur tranche: une note autographe de Villenave indique l'intérêt de l'exemplaire. On jurerait, non du veau, comme dit l'affiche, mais de la basane fauve avec cette différence que le grain est ferme, poli et serré, doux au toucher. Rien ne décèlerait l'origine humaine de cette peau, sans la note de Villenave.

Ajoutons qu'il existerait à Nantes, dans une vitrine du Musée d'histoire naturelle, une peau d'homme avec bras et jambes tannés, qui proviendrait d'un soldat blessé à mort en défendant la ville contre les chouans. Il demanda que de sa peau on fit un tambour pour conduire encore ses compagnons d'armes au combat. Son vœu n'a pas été accompli.

On a pas perdu le souvenir de Pranzini, l'assassin de la rue Montaigne. M. Goron,

ancien chef de la Sûreté, et M. Taylor qui fut également un des prédécesseurs, de M. Cochefert et qui exerce actuellement les fonctions de ministère public au tribunal de simple police, ont eu chacun un porte feuille fait avec la peau du côté droit du criminel exécuté. L'agent de la sûreté qui voulut faire cette surprise à ses chefs et le garçon de salle de l'Ecole d'anthropologie, qui avait découpé la peau du cadavre après l'autopsie, ont perdu leur place.

La Lanterne, à cette époque, a raconté toute l'affaire et peu s'en est fallu que les magistrats, qui d'ailleurs furent obligés de restituer les macabres portefeuilles au juge d'instruction, ne fussent eux-mêmes révoqués.

Il est à présumer que ce nouveau mode de reliure pratiqué à leurs risques et périls, par quelques originaux en mal d'irrévérence pour la pauvre dépouille humaine, et qui procède du tour d'esprit par trop spécial des carabins de première année, ne trouvera pas beaucoup d'imitateurs et encore moins d'amateurs parmi les bibliophiles.

G. A.

Hygiène pratique.

Le Sommeil.

Le sommeil est le repos, la nécessité la plus absolue de notre être si vite épuisé. Il le retrempe, le recharge comme une pile électrique et le relance alerte et vigoureux, dans le train de vie. Dormir, rêver peut-être! En tout cas oublier tout, être oiseau, être heureux, être aimé, être autre chose que ce que l'on est. Vie factice où l'on souffre où l'on pleure, où l'on rit, où l'on voit les yeux clos, où l'on circule sans bouger, où l'on est héros ou victime. C'est bien amusant de rêver!... Seulement il faut éviter le cauchemar...

Ce n'est pas très malaisé si l'on se couche dans un lit suffisamment douillet, couvert de choses chaudes et légères, aéré chaque jour devant les fenêtres largement ouvertes.

Il faut s'étendre mollement sans raideur, sans crochet dans une pose gracieuse—oui, gracieuse, car ce sont les seules poses où l'on soit à son aise—de trois quarts par exemple. Sur le côté, on comprime le foie; sur le ventre, on comprime l'estomac et les intestins; sur le dos, on gagne mal aux reins. Il ne faut pas lever les bras, ni les allonger absolument. Il ne faut pas fermer les poings parce qu'on fait grossir les articulations des mains. Il faut clore les yeux et, si on veut éviter les rides du front et le froid néfaste à la vue, couvrir les paupières d'une fine mousseline. On doit se coucher deux heures au moins après le dernier repas léger et sain, et ne pas troubler l'esprit de choses pénibles.

Beaucoup de gens occupent leurs insomnies à se monter la tête au lieu de songer à ce qui fait plaisir, aux joies de la vie—tout le monde en a un petit peu, j'espère. On peut bien encore bâtir des chimères, des châteaux en Espagne—les occultistes disent qu'à force de vouloir une chose on la fait arriver. Si l'insomnie persiste, plusieurs remèdes, très simples, sont indiqués: faire le tour de sa chambre deux ou trois fois et se recoucher. Boire un peu de vin rouge. Boi-